

Parcours Hobbit, thème « Histoire de la fantasy »

Tolkien et les Inklings

Anne Besson

On va croiser le nom de Tolkien constamment dans ce cours, et le voilà qui fait son apparition – avant de se pencher sur son œuvre dans la deuxième partie de cette vidéo, faisons sa connaissance dans son contexte intellectuel et historique : on le rencontre dans les années 1930, à Oxford, comme le plus célèbre membre d'une sorte de « club » d'écrivains, mode de socialisation qu'affectionnaient les hommes en Angleterre à l'époque : les Inklings.

To have an inkling of something, ça signifie « avoir un léger soupçon, avoir une vague idée de quelque chose », mais « Inklings », c'est surtout un jeu de mots, sur « ink » et « link » - c'est le nom idéal pour une communauté « liée par l'encre », active, quoique de façon toujours informelle, à partir du début des années 30 et jusqu'à la fin des années 40 – voire davantage pour certains des membres.

En font partie, outre le bien connu John Ronald Reuel Tolkien – on va y revenir -, un autre auteur presque aussi fameux, C.S. Lewis. Si en France on ne le découvre qu'à peine et par le biais de films adaptés de ses œuvres, Lewis est ultra-célèbre chez les anglais et les américains qui le fréquentent dès l'enfance pour ses *Chroniques de Narnia*. Il est également l'auteur d'autres œuvres de fiction, comme la *Trilogie cosmique* entre Science-Fiction et fantasy (le héros Ransom, un universitaire, voyage sur Mars et Vénus, mais pour y combattre Satan ou y rejouer la Génèse, et dans le 3^{ème} tome, c'est Merlin l'enchanteur qui surgit dans la forêt anglaise. Dans *Un visage pour l'éternité* (*Till we have faces*), on a affaire à une réécriture de mythe, soit un des socles des œuvres de fantasy. Auteur très prolifique, Lewis a écrit plusieurs dizaines d'ouvrages et beaucoup d'essais consacrés à la littérature médiévale, à l'art d'écrire et à la religion, à la façon de vivre dans le monde moderne en chrétien (protestant anglican pour sa part).

Charles Williams et Owen Barfield sont moins connus mais complètent le portrait intellectuel du groupe, auquel ont également appartenu le frère de Lewis, Warren, ou Hugo Dyson, universitaire spécialiste de Shakespeare, et pour la génération suivante le fils de Tolkien, Christopher, ou Roger Lancelyn Green, auteur de mythologie pour enfants et ancien étudiant de C.S. Lewis... Les romans de Charles Williams relèvent d'un fantastique empreint de religiosité (*War in Heaven* voit le Graal réapparaître dans la province anglaise), mais il est également connu comme homme de théâtre, essayiste, et pour son cycle de poèmes arthuriens extrêmement hermétique. On ne lit plus guère non plus Owen Barfield, dont les théories linguistiques, d'abord développées dans *Poetic Diction* en 1928, ont pourtant été



d'une grande influence à l'époque, notamment sur Tolkien, séduit par l'idée d'une unité primordiale de la langue. Il faut dire que la réputation de Barfield a pâti avec le temps de son association avec l'anthroposophie, « science spirituelle » promue par l'autrichien Rudolph Steiner – si aujourd'hui on tend à le réhabiliter dans une certaine mesure (il est par exemple à l'origine des principes de l'agriculture bio-dynamique !), ce mouvement est basé sur la croyance dans une réalité idéale au-delà des sens, qu'il est possible d'atteindre à travers la méditation et certaines œuvres artistiques dotées d'un sens caché – c'est ce qu'on appelle « l'ésotérisme », cette croyance en une réalité cachée dans les symboles, qui est partagée par les cultes maçonniques, les Roses Croix, Golden Dawn etc.

On est encore frappés, comme à l'époque victorienne, par le lien entre la *fantasy* comme mode d'expression artistique et une spiritualité bouillonnante, originale, voire marginale : la religion ou les cultes ésotériques sont au cœur de l'histoire des Inklings et de chacun de leurs participants – Barfield anthroposophe, Williams attiré lui aussi par l'ésotérisme et se forgeant ses propres convictions théologiques avec le concept très étonnant de la « co-inhérence », réseau d'interdépendance entre les mondes matériels et spirituels et entre les individus. Quant à Tolkien et Lewis, leur amitié a été très marquée par la question religieuse : Lewis s'était détourné de la religion de son enfance et ce sont les discussions avec les Inklings, en particulier sur le lien entre les mythes, les romans et l'Écriture sainte (l'idée que la fiction est un reflet du sacré), qui sont à l'origine de sa conversion, d'abord à l'idée d'un Dieu en 1929, puis à l'Eglise d'Angleterre en 1931. Il en devient dès lors un promoteur zélé, un grand vulgarisateur, à travers des émissions de radio très populaires, et bien sûr à travers ses romans dont le message chrétien est très clair.

Trop clair aux yeux de Tolkien, qui pour sa part refusait toute lecture allégorique, toute correspondance univoque entre son œuvre et l'Histoire ou l'Écriture ; Tolkien en outre était catholique : il avait été élevé par sa mère, trop tôt disparue, dans cette foi marginale en Angleterre, et il lui est toujours resté fidèle - le cheminement de Frodo, traversant les terres ennemies en portant son Anneau, de plus en plus lourd, peut être qualifié de « christique », et on peut lire dans *Le Seigneur des Anneaux* un nouvel Évangile, un récit de la façon dont la Lumière, en dépit de tout, alors que tout semblait perdu, réussit à vaincre les ténèbres dans un ultime retournement. Dans les mots de Tolkien décrivant l'effet que doit produire selon lui le « conte de fées véritable », il s'agit de donner « un aperçu fugitif de la Joie, une Joie qui est au-delà des murs de ce monde, aussi poignante que la douleur » - c'est une belle façon de qualifier la fin du *Seigneur des Anneaux*, qui est une fin heureuse et qui pourtant serre le cœur.

Tolkien était un homme discret quand Lewis devenait un personnage public ; Lewis était prolifique quand Tolkien a peu publié (seulement deux romans de son vivant). Cela et leur divergence religieuse expliquent que les deux amis se soient progressivement éloignés après la Seconde Guerre mondiale, alors qu'ils étaient au départ si proches – tous deux orphelins de



mère, de la même génération marquée par la participation à la Première guerre mondiale, carrière parallèle d'universitaires, spécialisés dans le Moyen Âge, langue et littérature, suffisamment brillants pour être nommés très tôt dans les *colleges* d'Oxford, la même année 1925.

Tout au long des années 30, et encore dans les années 40, ils se sont rencontrés à peu près une fois par semaine, chez Lewis les jeudis soirs ou à déjeuner dans des pubs, dont le plus célèbre est le *Eagle and Child* – ou *Bird and Baby* selon le trait d'humour local : pour discuter, boire et fumer, et pour des lectures à haute voix, en particulier des textes des membres en cours de composition – ça a été le cas pour le début du *Seigneur des Anneaux*.

J'en viens donc à l'œuvre de Tolkien, si connu comme l'auteur des trois volumes du *Seigneur des Anneaux* (parus en 1954-55) et créateur d'un monde secondaire, la « Terre du Milieu », continent central d'Arda, où se déroule aussi *Bilbo le hobbit* (son premier texte paru, *The Hobbit*, 1937), et *Le Silmarillion* (de parution posthume en 1977) – on comprend qu'il s'est donc consacré sa vie d'auteur durant à déployer tout un monde où il puisse faire « vivre » ses langues inventées (c'est la raison pour laquelle il dit avoir écrit de la fiction : pour fournir un cadre aux langages qu'il avait d'abord conçus) et qu'il a voulu le plus complet, le plus cohérent, le plus convaincant possible. Je vais vous raconter rapidement la genèse de cette œuvre, l'histoire de sa création, puisqu'on est dans la partie « historique » de ce cours.

Si les premiers écrits de Tolkien, des poèmes consacrés aux nobles elfes, remontent à 1916-1917 (ils suivent immédiatement l'expérience de la guerre), il faut attendre 20 ans pour que soit publiée la première fiction de Tolkien, par le biais d'une ancienne étudiante et un peu par hasard puisqu'au départ il s'agissait d'une histoire créée pour ses enfants – *Le Hobbit*, récemment adapté au cinéma et traduit en français, est un beau succès en Angleterre et aux Etats-Unis, si bien que l'éditeur de Tolkien, Stanley Unwin¹, lui commande une suite où l'on retrouverait les sympathiques petits personnages. Cette suite, qui finalement n'en sera pas vraiment une, ce sera le *Seigneur des Anneaux*, encore plus de 15 ans plus tard – entre-temps, Tolkien n'a quasiment pas publié, son conte *Le Fermier Gilles de Ham* faisant exception : Allen and Unwin ont décidé de le faire paraître seul, un peu augmenté et agrémenté d'illustrations de Pauline Baynes, après avoir d'abord refusé de le faire, parce qu'il fallait bien donner quelque chose au public !

Ce qui s'est passé, c'est que Tolkien après *The Hobbit* était à la fois soucieux de saisir cette chance d'être publié et cependant assez ennuyé du décalage entre son court roman jeunesse et ce qui constitue pour lui l'essentiel de son œuvre, la mythologie poétique des Elfes

¹ Attention : c'est **Stanley** Unwin, et non son fils Rayner, comme je le dis par erreur dans la vidéo et qui succédera à son père, qui est alors l'éditeur de Tolkien



immortels. Tolkien, qui a très vite combattu son assimilation à la littérature de jeunesse, fait le pari de réussir la synthèse entre les deux pans de son inspiration : c'est *Le Seigneur des Anneaux*, dont la rédaction s'étend entre 1938 et 1949 environ, des choix de publication difficiles (l'éviction du projet *Silmarillion*, le découpage en trois tomes) et la mise au propre des Appendices, fameuses annexes apportant un aperçu documentaire sur le monde secondaire, expliquant les années supplémentaires de délai – je vous renvoie à la lecture passionnante des *Lettres* de Tolkien pour plus d'informations.

Le roman est favorablement reçu lors de sa parution en 1954-55, même s'il ne s'adresse pas du tout au même public que *Bilbo* et en complexifie énormément la structure et les enjeux : l'Anneau inoffensif devient un puissant symbole de la corruption du Mal, l'aller-retour du Hobbit se complique de multiples ramifications et d'autant de personnages qu'on suit alternativement, la réflexion sur l'avidité, la tentation du pouvoir, se diffracte en multiples exemples formant un ensemble infiniment moins « manichéen » qu'on peut encore trop l'entendre dire. *Le Seigneur des Anneaux* est d'ailleurs susceptible de lectures nombreuses et très variées qui atteste de cette ouverture herméneutique : ainsi quand il devient un phénomène culturel aux Etats-Unis, encore 10 ans plus tard, dans les années 60. Mais ceci est une autre histoire, qui sera contée une autre fois !

Toujours aussi méticuleux, Tolkien ne publie plus avant sa mort de textes concernant la Terre du Milieu, mais travaille à mettre en forme l'énorme matériau accumulé tout au long de sa vie, poèmes, mythes et histoires du monde d'Arda, depuis sa création par la musique des Ainur, jusqu'au piège des Anneaux tendu par Sauron aux races elfes, naines et humaines réfugiées des millénaires plus tard en Terre du Milieu. Ces travaux, ce qu'on appelle le Légendaire tolkienien vont paraître grâce au travail inépuisable d'un des fils de Tolkien, Christopher : d'abord *Le Silmarillion*, dès 1977, tentative de synthèse du Légendaire dans un unique volume assez « lisible » (même si les amateurs de *fantasy* peuvent se casser les dents sur l'archaïsme du style et la hauteur des enjeux : on quitte le romanesque pour le mythe et la légende), puis les douze volumes de *L'Histoire de la Terre du Milieu*, recueils plus ardues d'états successifs des textes et de brouillons inédits, édités par Christopher Tolkien entre 1983 et 1996, en cours de traduction en France, et enfin de nouvelles histoires remises en forme, comme *Les Enfants de Hurin* en 2007.

S'est ainsi progressivement révélé à la connaissance du public un ensemble impressionnant, dont le *Seigneur des Anneaux* donnait déjà une première idée frappante, qui trouve en quelque sorte sa concrétisation dans la mise à jour des textes posthumes : ces derniers sont en effet d'autres récits qui traitent du même univers à différentes périodes, monde secondaire qui en acquiert une consistance exceptionnelle. L'excellence qu'on reconnaît le plus unanimement à Tolkien tient à cette capacité de créateur d'univers, et au sentiment de complétude cohérente qui s'en dégage. Signe de sa réussite, il est parvenu à transmettre cette ambition à ses lecteurs : le plaisir et même la fascination associés à la lecture de l'œuvre de



Tolkien, et que les auteurs de *fantasy* ensuite cherchent à reproduire, viennent de ce qu'elle procure une évasion complète hors du monde quotidien, ou même ce qu'on peut qualifier d'*invasion* par le monde imaginaire, qui s'impose littéralement à l'imaginaire des lecteurs. On dispose de nombreux témoignages de lecteurs qui disent « *je me suis promené en Terre du Milieu* », « *ce monde existe* »... C.S. Lewis, pour boucler la boucle, a été un des premiers à décrire ainsi son expérience du *Seigneur des Anneaux*, bien avant que des parcours touristiques soient organisés sur les lieux de tournage des films en Nouvelle-Zélande ! C'est dans cette lignée largement inaugurée par Tolkien que la *fantasy* va pouvoir s'imposer comme le genre de grande diffusion contemporain voué à la création de mondes imaginaires, que les lecteurs, joueurs, spectateurs, sont invités à investir.

Anne Besson

